

Trous

Catherine Ferron

Essayons de réfléchir sur la somme d'informations que nous donne Lacan dans le deuxième chapitre de « L'objet de la psychanalyse » (1966) en partant d'une citation à la fin du texte : « *Notre homme des cavernes sait compter, [...] il connote : il en manque un, [...] le véritable point intéressant c'est le "un" qui dénote. Là, il faut le référent [...]. La dénotation là, est quoi? sa parole, c'est-à-dire la vérité qui nous ouvre, elle, sur le trou, à savoir pourquoi "un" ? car cet "un", ce qu'il désigne, c'est toujours l'objet manquant.* » Comment pourrions-nous comprendre ce terme de dénotation et que pourrait-il nous aider à comprendre ?

Le *Robert* historique nous donne les définitions suivantes :

« **dénoter** : v. tr. est emprunté vers 1160, au latin *denotare* "faire connaître", de *de-* et *notare* (voir noter).

D'abord attesté au sens ancien de "remarquer", le mot a pris la valeur de "désigner, dénoncer" (1350). Il s'est spécialisé en logique (1375) où par opposition à *connoter*, il désigne le fait de renvoyer à l'extension d'un terme. Cette opposition a été reprise d'abord au XIX^e (en angl. J. S. Mill) puis au 20^e par les linguistes contemporains (1960).

Le nom correspondant **dénotation** est emprunté au dérivé latin impérial *denotatio* "indication"; il a suivi une évolution parallèle à celle du verbe. On rencontre dans les textes des linguistes contemporains (1972 in Ducrot-Todorov, *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*) d'adjectif **dénotatif** qualifiant ce qui a rapport à la dénotation (dans son opposition à *connotatif*).

Nous allons essayer de montrer comment et pourquoi Lacan en arrive à cette notation logico-linguistique à la fin de ce chapitre consacré au trou. trou qu'il spécifie en une phrase-proposition : « *le trou comme fonction de la cause matérielle* ».

Pour celui qui suit sa monstration, le fil de la spirale conduit à redéfinir chaque terme dans son contexte, sa tradition, son origine et pour qui sait lire son déplacement, à l'intégrer à la structure, à la discipline de laquelle il veut nous rompre : terme, praxis, fonction, concept, cause, sont repris par lui de la philosophie la plus ancienne, des mathématiques les plus modernes.

Ainsi qu'il nous en donne souvent l'habitude dans les premiers chapitres, il tourne autour du pot, du pot de moutarde, du vase funéraire troué que l'on retrouve dans les tombes. Expulsée d'un trou pour se diriger vers un autre, la question de la vie sur fond d'absence est toujours prégnante et la mort toujours intéressée. Entre ces deux limites, entre le rien et l'infini, entre le 0 et le 1, entre le a et le A, il s'agit de trouver sa place de parlêtre. Nous retrouvons ce souci tout au long du séminaire : quels sont les effets de la parole, particulièrement de celle de Lacan sur les analystes ? Si « *le signifiant se définit d'abord comme séparé de la signification* », quelles conséquences pour la vérité, vérité qui parle certes, mais entre la sauver et en jouir, puisqu'il propose cette alternative, comment ne pas choisir ?

Séparer, c'est ce qui résulte du refoulement qui sépare affect et représentation. Il ne faut pas comprendre trop vite, le refoulement nous oblige au travail de l'après-coup. Il faut d'autre part donner une forme stricte au sujet, celle de la coupure, et y accommoder la position de l'analyste : voilà le point où Lacan veut nous tenir. Faire le point, obtenir une image nette, là est la rigueur. C'est la matérialité des mots qui détermine la praxis analytique, « *matérialité idéographique* » qui doit être cohérente avec le fonctionnement des éléments d'une structure qui supporte la déformation, les structures topologiques.

Si Lacan nous rappelle la formation de quatre de ses graphes :

– celui du séminaire sur « Les formations de l'inconscient » qui, bien qu'ayant reçu des commentaires et des symboles différents au cours des années, a gardé sa structure, graphe du discours délimitant le trou du discours courant,

– celui de la bande de Möbius comme application pour saisir la coupure constituante de la fonction de sujet,

– graphe de *La lettre volée*, concaténation de la chaîne signifiante, modélisé des machines de Markov,

– le quatrième graphe (troisième dans l'ordre) nous reste mystérieux : pas de tracé rapporté par les élèves, mais une description « *utile pour saisir*

les rapports du signifiant et son fonctionnement avec la logique ». Ce qui est indiqué « c'est le trou du sujet de l'énonciation, entre un symbole indicatif (le shifter) et un symbole imitatif, symboles qui concourent dans le phonème qui renvoie au pôle de la combinaison logique ». Remarquons, dans cette succession de graphes, un ordre : graphe de la lettre concaténée à une autre (1955), graphe du croisement de la chaîne du discours et de l'intention du sujet (1957), graphe de la coupure du sujet, avec la bande de Möbius (1966), aujourd'hui graphe de la refente du sujet.

On pense à la même époque à la difficulté de Chomsky à articuler la structure phonématique à la logique, alors qu'il vient juste de publier *Aspects de la théorie syntaxique*. En revanche, le livre de W.V.O. Quine, *Le Mot et la chose* est paru en langue anglaise, Lacan l'a lu et va s'en servir dans la suite du séminaire.

Trous dans les graphes, trous dans les questionnements, restons dans la logique du langage ou dans le langage de la logique et abordons le trou dans la perception car Lacan ne chemine jamais sans le retour clinique à Freud, la clinique et son objet regard. Le trou dont parle Lacan n'est pas une scotomisation ; il reprend l'article sur *Le fétichisme*. Quelque chose qu'on ne « saurait » voir pour utiliser cet intéressant belgicisme. « *Il s'agit de séparer deux destins, nous dit Freud, celui de la représentation et celui de l'affect; pour ce dernier nous avons le terme de refoulement ; prenons déni pour la représentation : l'enfant ayant observé une femme a conservé sa croyance qu'elle a un pénis mais il l'a aussi abandonnée* ». Entendons bien : il s'agit de croyance. Pouvons-nous dire de l'enfant, du phobique, du fétichiste qu'ils sauvent la vérité et en jouissent en même temps ?

Alors il faut décoller de l'apparence pour voir comment elle est aussi la réalité. Nous relisons toujours ce genre de phrase plusieurs fois... Pourquoi ? ce pourquoi est la question de la cause (je vous renvoie ici à l'article de Choula Emerich dans ce même *Bulletin*) et l'occasion pour Lacan de revenir à Aristote à la logique trop bien ficelée : il y a l'homme et il y a le monde ; l'espace est l'enveloppe immobile des corps. Eh bien, nous dit Lacan, la cause matérielle (ce dont la chose est faite chez Aristote) n'est ni le pot, ni la moutarde, c'est le trou. Il reprendra cette articulation, en particulier dans le séminaire « D'un autre à l'Autre » avec le thème de la chambre noire.

Si l'on prend l'exemple de l'énergétique en physique, des cubes de Feynman (il faut lire cet exemple pragmatique dont les Américains ont le secret, de la maman qui pèse la petite boîte sans l'ouvrir pour retrouver le poids total des 29 cubes avec lesquels son enfant a joué...), le nombre est

toujours le même, mais on ne doit pas rester collé là non plus à l'idée de quantité : quelque chose manque qui est à retrouver ailleurs. L'énergétique est une constante. C'est aussi la question de la référence dans la logique moderne : attribuer un nombre à un objet empirique, c'est énoncer une propriété, objet d'un concept. C'est aussi la définition du nombre cardinal (« classe d'équivalence des ensembles de même puissance »).

D'où les repères que Lacan nous donne de la création du 0 avec Russel, Frege et l'ouvrage de ce dernier *Sinn und Bedeutung* dont les différentes traductions et discussions nous ont rendu l'abord encore plus difficile. Frege ajoute : il est nécessaire de distinguer d'une part les objets (individus, nombre, vrai, faux, sont des objets) et leurs concepts, et d'autre part, les concepts et leur extension. Par exemple, l'étoile du matin et pourtant elles ont la même référence, Vénus, qui concerne l'objet désigné par les expressions.

La dénotation, que Quine appelle « la référence divisée », c'est la présence par le concept d'un objet représentant une chose absente. C'est la référence d'une absence, un lien logique entre un concept et ce qui est décrit par ce concept. Le concept est quelque chose d'objectif : il s'interprète comme une fonction, se sature si on précise sa quantité. Partir de l'idée de fonction, « le trou comme fonction de la cause matérielle », la dénotation comme fonction de la référence me paraît se comprendre ici.

Une dernière référence aux stoïciens pour ce qui est impliqué de corporel dans la logique ; pour eux, tout ce qui existe vraiment est corporel, y compris les âmes, les dieux, les vertus. Ils ont eu l'idée d'étudier les combinaisons de propositions simples en faisant abstraction du contenu qui les composent et en désignant ces composants par des variables propositionnelles, ils ont créé une branche de la logique radicalement distincte de la syllogistique aristotélicienne ; c'est Łukasiewicz, en 1935, qui montre que la logique des stoïciens s'apparente à la logique moderne : leur classification sera reprise par Frege.

Par ses références à la philosophie, à la logique, à la linguistique, à la physique, à ses propres graphes, à l'intérieur de chacun de ces domaines, Lacan nous montre une fois encore sa manière de travailler et de reprendre à son compte notre culture et notre civilisation. La dénotation comme fonction de la référence de la chose absente nous paraît cliniquement importante : comme mode particulier d'accrochage au langage, ne serait-elle pas prévalente dans le fétichisme, dans la phobie « plaque tournante entre névroses et perversions » ? Comment retravailler alors le concept de métaphore paternelle ? Comment situer le Nom-du-Père ?